

L'avocat pédicure

de

Eugène Labiche

Collaborateurs : Gustave Albitte et Auguste Lefranc

PERSONNAGES :

PHILOCTÈTE, pédicure

BARBENCHON, avocat

CHAFFAROUX, ancien juge de paix

RAMBOUR

ALFRED, son neveu

MARIETTE, domestique de BARBENCHON

La scène est à Paris, chez BARBENCHON.

Un salon. Porte au fond ; à droite, premier plan, une porte dérobée; une croisée au troisième plan. A gauche, premier plan, un cabinet; une salle à manger, troisième plan. Une table recouverte d'un tapis vert, à gauche; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIETTE, *seule, à la cantonade, à gauche, premier plan.* — Veuillez, monsieur, prendre la peine d'attendre... M. Barbenchon ne tardera pas à rentrer... il est au bain... (*En scène.*) Je leur dis à tous la même chose... il est au bain... ça m'évite des frais d'imagination, et ça s'applique à toutes les absences... Avec ça qu'il est sujet à s'absenter, maître Barbenchon... il est toujours sur la route d'Asnières... une localité bien agréable, à ce qu'il paraît. Dame!... il est jeune, il se donne du bon temps... en voilà un qui comprend les faiblesses du cœur... dernièrement, il a trouvé une lettre de Philoctète... un pédicure qui me fréquente pour le bon motif... un autre m'aurait mis à la porte, lui, pas du tout... « Mariette, qu'il m'a dit, je vous défends de recevoir, chez moi, cet artiste... Ailleurs, ça vous regarde... mais si jamais je le rencontre sous ma clé... vous ferez vos paquets. » Aussi, il n'y a pas de danger que je permette... oh! excepté pourtant quand Monsieur est absent... Mais conçoit-on ce Philoctète... trois jours sans me donner de ses nouvelles, sans venir frapper à cette petite porte... (*Elle montre la porte de droite.*) Son entrée particulière... je parie qu'il y a encore à la correctionnelle quelque procès intéressant... il n'en manque pas un.

SCÈNE II

MARIETTE, CHAFFAROUX

CHAFFAROUX, *entrant.* — Le cabinet de maître Barbenchon, avocat, s'il vous plaît?

MARIETTE. — C'est ici, monsieur.

CHAFFAROUX. — A vous rendre mes devoirs, mademoiselle... Permettez-moi d'abord de déposer mon parapluie... (*Descendant.*) Je suis Chaffaroux, d'Asnières... (*Regardant son parapluie.*) Vous me ferez penser à le reprendre, car je suis un peu distrait... (*Reprenant.*)

Chaffaroux, ancien juge de paix, retiré et marié... Je viens pour la contestation Rambour... En ma qualité d'ancien magistrat, j'ai quelque teinture des affaires... Alors, Rambour aîné, qui a un

différend avec son puîné, m'a confié la défense de ses intérêts... De son côté, Rambour cadet a confié les mêmes pouvoirs à maître Barbenchon... Et je viens m'entendre avec ce jurisconsulte à l'effet d'amener un rapprochement entre ces deux frères, qui sont sur la lisière d'un procès...

MARIETTE. — Mon maître m'a en effet parlé d'un rendez-vous qu'il avait pour aujourd'hui, mais...

CHAFFAROUX. — Il est absent... oui, je sais, le concierge m'a dit... j'attendrai... je ne suis pas fâché de prendre langue avec maître Barbenchon, vous permettez que je prenne un siège...

MARIETTE. — Comment donc, monsieur.

CHAFFAROUX. — Je suis venu à pied de la place Royale, et vous comprenez... Je viens de déjeuner chez Garenflot, un ancien ami à moi, avec lequel j'ai fait ma première communion...

MARIETTE. — Ah!... (*A part.*) Mais qu'est-ce que ça me fait à moi ? (*En sortant à gauche, à part.*) En voilà un original!

CHAFFAROUX. — Oui, tous les lundis matin, et cela depuis nombre d'années, je quitte les bords fleuris d'Asnières, pour venir à Paris casser une croûte avec ce cher Garenflot... Il me fait faire du vermicelle au lait... de la morue aux pommes de terre, et des soupers de nonne pour le dessert... j'aime ça... Mme Chaffaroux, mon épouse, se gendarma longtemps contre cette petite débauche hebdomadaire... elle est très jalouse de moi, ma femme... mais, peu à peu, je l'ai amenée à mes fins...

AIR : finale des *Gants jaunes*.

Depuis trois mois surtout, j'admire

Comme elle a bien pris son parti;

Elle est la première à me dire :

Mon cher, c'est aujourd'hui lundi

Et tu n'es pas encore parti.

L'absence, pour moi, n'est pas triste;

Sans remords, amuse-toi bien;

Va, je ne suis pas égoïste;

Et ton bonheur fera le mien.

(*MARIETTE rentre.*)

Elle est si bonne, cette chère Aricie; presque aussi bonne que jolie... A quelle heure M. Barbenchon doit-il rentrer ?...

MARIETTE. — Oh! il ne peut tarder... il est au bain.

CHAFFAROUX. — Au bain!... Ah! grands dieux!...

MARIETTE. — Qu'avez-vous ?...

CHAFFAROUX. — Ah! grands dieux!... mais vous m'y faites penser, je devrais y être...

MARIETTE. — Où ça ?

CHAFFAROUX. — Au bain, comme lui... ce matin, à Asnières, je m'en étais préparé un... à domicile... j'ai une baignoire... J'avais moi-même ouvert les robinets... et cette maudite question Rambour qui me trottait... Je suis parti sans les refermer... et ils coulent toujours.

MARIETTE. — Rassurez-vous, on s'en sera aperçu, et...

CHAFFAROUX. — Mais non; j'ai fermé le cabinet à clé. Et quand on pense que depuis ce matin, sept heures, les grandes eaux jouent au-dessus de ma bibliothèque... c'est-à-dire que mes pauvres classiques ne sont pas à Asnières... ils sont à Versailles!

MARIETTE. — Mais alors, courez...

CHAFFAROUX. — Au fait, le rendez-vous n'est que pour sept heures... Adieu, mademoiselle, adieu... Pourvu que ça n'ait pas traversé... mon Dieu, pourvu que ça n'ait pas traversé!...

SCÈNE III

MARIETTE, RAMBOUR, CHAFFAROUX

RAMBOUR, *entrant*. — Eh! mais, je ne me trompe pas... M. Chaffaroux!

CHAFFAROUX. — Lui-même... Mais, pardon... je suis un peu pressé...

RAMBOUR. — Permettez... vous êtes chargé des intérêts de mon adversaire... et je ne serais pas fâché...

CHAFFAROUX. — Plus tard... plus tard... je reviendrai... Bonjour! bonjour! (*A part.*) Pourvu que ça n'ait pas traversé, mon Dieu! pourvu que ça n'ait pas traversé!

(*Il sort en courant.*)

RAMBOUR. — Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce brave homme ? est-ce que la tête... Mon frère me fait l'effet d'avoir choisi là un drôle de conseiller!

MARIETTE, *emportant le parapluie de CHAFFAROUX*. — Eh ! monsieur, monsieur! votre parapluie!

(*Elle sort au fond.*)

SCÈNE IV

RAMBOUR, ALFRED

ALFRED, *sortant du cabinet gauche*. — Cet avocat se fait bien attendre !

RAMBOUR. — Tiens! c'est toi, Alfred!...

ALFRED. — Mon oncle...

RAMBOUR. — Ah! au fait, je devais m'attendre... Tu viens pour ton père... Tu viens m'accabler, me cribler!... tu es un ennemi.

ALFRED. — Ah! pouvez-vous croire... quand tous mes efforts ont tendu au contraire à amener une réconciliation...

RAMBOUR. — Une réconciliation, moi, avec un têtù, un enragé... qui a osé m'envoyer du papier timbré, à moi, son frère... Ah! parce qu'il est l'aîné, il veut me traiter en petit garçon, en Télémaque!... eh bien! non... Télémaque se rebiffe... cette somme qu'il me dispute, je veux l'avoir seul, tout seul... Le cousin Sirop est mort... j'hérite du cousin Sirop... je ne sors pas de là!

ALFRED. — Maudit cousin!... il avait bien besoin de mourir, celui-là!... qu'est-ce qui l'en priait?... Nous étions si tranquilles, si unis... Et c'est juste au moment où j'allais épouser votre fille Eugénie, où tout était arrangé, convenu, qu'il s'avise...

RAMBOUR. — Sirop a des torts, j'en conviens... il aurait pu attendre une meilleure occasion... car tu m'allais, toi, pour gendre... Oui, tu es un bon garçon, plein de cœur, de générosité... et ton seul défaut est d'avoir pour père ton père... Mais tu comprends que là où en sont les choses, Étéocle ne peut pas donner sa fille au fils de Polynice... ainsi...

ALFRED. — Mais, mon oncle, vous voulez donc me réduire au désespoir...

RAMBOUR. — Bah! à ton âge, il est si facile de se distraire, de se consoler... d'ailleurs, tu aurais tort de t'entêter dans cette idée-là... car, s'il faut te le dire... eh bien! ma fille... ma fille est déjà promise à un autre!

ALFRED. — Un autre!...

RAMBOUR. — Oui... mon ami Bourdillat m'a parlé d'un jeune homme... je ne le connais pas... mais... au fait je ne vois pas pourquoi je te cacherais... eh parbleu ! tiens, nous sommes chez lui.

ALFRED. — Comment! M. Barbenchon!

RAMBOUR. — Précisément... un avocat dans une famille, ça fait bien... quand on a des procès avec ses parents... qu'on veut faire condamner un ami...

ALFRED. — Et vous croyez qu'Eugénie consentira...

RAMBOUR. — Mais certainement... je l'y amènerai...

ALFRED, *à part*. — Oh! il faut absolument que je la voie...

RAMBOUR. — Ah ça! j'ai encore quelques notes à rédiger... (*A MARIETTE qui rentre par la*

gauche avec une robe d'avocat sur le bras.) Où pourrais-je, mademoiselle, trouver ce qu'il me faut pour écrire ?

MARIETTE, *indiquant le cabinet à gauche.* — Là, monsieur, dans ce cabinet.

RAMBOUR. — Merci... au revoir, Alfred, sans rancune...

ALFRED. — Parbleu!... (*A part.*) Oh! je reviendrai, j'aurai une explication avec cet avocat!

AIR : *Ronde des Lavandières (Peau-d'Ane).*

ENSEMBLE :

ALFRED, *à part.*

D'elle seule, je veux savoir
Si mon infortune est certaine;
Veut-elle en brisant notre chaîne
Mettre mon cœur au désespoir ?

RAMBOUR, *à ALFRED.*

J'espère bientôt te revoir;
Car entre nous jamais de haine,
Tu formeras une autre chaîne
En perdant ainsi tout espoir.

MARIETTE, *à part.*

Mon maître a tracé mon devoir,
Pour le client toujours humaine,
Fût-il sans façon et sans gêne,
Je dois très bien le recevoir.

(*RAMBOUR sort à gauche, premier plan, et ALFRED par le fond.*)

SCÈNE V

MARIETTE; puis PHILOCTÈTE

MARIETTE, *seule, déposant la robe d'avocat sur une chaise à droite.* — Là!... maître Barbenchon sera content! je lui ai raccommoé sa robe... il y avait fait un accroc... dernièrement... en plaidant pour un orphelin... l'orphelin déchire beaucoup... mais comme il tarde à rentrer aujourd'hui... (*On frappe à la petite porte de droite.*) Ah! mon Dieu!... on frappe à la petite porte... serait-ce Philoctète... à cette heure... (*Elle ouvre.*) Juste!...

PHILOCTÈTE, *entrant effaré.* — Ah ! enfin!... Mariette, cache-moi... fourre-moi quelque part... il n'est que temps... je suis poursuivi, traqué, pourchassé... rends-moi invisible... procure-moi un anneau enchanté ou un placard. (*Il s'assied à gauche.*)

MARIETTE. — Mais que t'est-il donc arrivé ?...

PHILOCTÈTE. — Ce qui m'est arrivé... un steeple-chasse! Mariette, une course au clocher... une croix de Berny! chut!... je crois entendre les accents d'une botte... non... c'est le vent... je respire!...

MARIETTE. — Mais qu'as-tu donc fait depuis trois jours que je ne t'ai vu ?

PHILOCTÈTE. — Ce que j'ai fait... j'ai fait des dettes, Mariette, et je ne les ai pas payées...

MARIETTE. — Comment, tu as des dettes ?

PHILOCTÈTE. — Voilà où conduit l'ambition... (*Il se lève.*) Après avoir pendant trois ans étudié les racines et les plantes...

MARIETTE. — Chez un herboriste ?

PHILOCTÈTE. — Non, chez un pédicure, j'ai voulu me lancer à mon tour... j'ai voulu acheter la clientèle de mon patron... cet homme avide a exigé de l'argent comptant... Un nommé Salomon m'a prêté mille cinq cents francs sur mon billet : il paraît que c'était ces jours-ci l'échéance... je n'y pensais plus... on est venu m'en parler... Salomon s'est présenté à ma caisse samedi dernier... il

l'a trouvée fermée pour cause... de sabbat... il en a même fait pas mal à cette occasion, et aujourd'hui ce personnage historique me fait poursuivre à la requête d'un tiers porteur... un nommé Rambour, que je n'ai jamais vu... un autre juif, sans doute, qui me fait une guerre religieuse... et a juré d'appréhender ton pauvre pédicure... au corps...

MARIETTE. — Il veut te faire arrêter ?

PHILOCTETE. — Oui, Mariette... heureusement j'ai pensé à toi... j'ai gagné ta rue, franchi ton numéro... et je suis venu m'abriter sous le toit de l'innocence contre la rage des méchants...

Donne-moi un verre d'eau...

MARIETTE. — Mais tu es donc sans ressources, sans amis...

PHILOCTETE. — Les amis!... que tu es naïve, Mariette.

AIR d'Arwed.

As-tu queq'fois par un grand jour d'averse

Cherché l'abri de quelque vieux sapin ?

Te souviens-tu de l'espoir qui vous berce,

Quand d'place en place on court... comme un carlin ?

Rêve trompeur ! Les publiques berlines

Ont déserté tous les endroits connus.

Or, les amis c'est comm' les citadines,

S'il fait mauvais, ma chère, on n'en trouve plus.

MARIETTE. — Mais tes parents, ta famille ?

PHILOCTETE. — Mes parents, j'en manque... quant à ma famille, elle se compose d'un oncle que je dois avoir quelque part... je n'aurais jamais eu le temps d'aller jusque-là...

MARIETTE. — Et moi qui comptais sur votre main... me voilà à présent obligée d'en épouser un autre...

PHILOCTETE. — Un autre... qui ça ?

MARIETTE. — Un jeune homme très bien... qui m'aime et qui est très jaloux... un clerc d'avoué.

PHILOCTETE. — Un clerc d'avoué... une tête d'étude...

MARIETTE, à part. — Il n'y a pas de mal de l'inquiéter un peu. (*Haut.*) Dame, depuis trois mois que vous attendez vos papiers... on se lasse.

PHILOCTETE. — Mais les voilà, tiens, mes papiers... (*Il lui remet un portefeuille.*) Acte de naissance... certificat de vaccine... je ne les ai reçus que ce matin... (*Prêtant l'oreille.*) Ah! mon Dieu!... ce bruit... (*Il va à la fenêtre.*) Je ne me trompe pas... Ils sont dans la rue...

MARIETTE. — Qui ça ?

PHILOCTETE. — Mes cannibales, mes vampires... ils m'auront vu entrer et me guettent à ma sortie... Ah! mais, je ne sors plus...

MARIETTE. — Y penses-tu ?... et mon maître qui va rentrer... s'il te voyait, je serais perdue, chassée...

PHILOCTETE. — Je te donnerai un asile.

MARIETTE. — Tu n'en as pas.

PHILOCTETE. — Nous partagerons. (*Apercevant la robe.*) Oh!... qu'est-ce que c'est que ça...

MARIETTE. — C'est à mon maître...

PHILOCTETE. — Tiens, mais... tiens, mais...

MARIETTE. — Que fais-tu ?

PHILOCTETE, endossant la robe. — Ne fais pas attention...

MARIETTE. — Comment... la robe d'un avocat!

PHILOCTETE. — Elle va sauver un malheureux... c'est son état... où est la toque ? Cette maison est à deux pas du Palais de Justice... cinquante robes de ce genre vont et viennent dans le quartier

sans exciter l'attention... je passe, sans être reconnu, je traverse le temple de Thémis... alors je suis sauvé!... tu es sauvée, nous sommes sauvés!... Je vends mon fonds, je donne cinq pour cent à mes créanciers, et dans la quinzaine, nous nous épousons chez le père Lathuile, à la barbe de la rue de Clichy... ah! voilà la toque! (*Il la trouve à droite, au pied de la chaise et se coiffe. Pendant ce temps, RAMBOUR sort du cabinet de gauche, il aperçoit PHILOCTETE et se glisse vivement vers la porte du fond.*)

MARIETTE. — Mais non, je ne souffrirai pas...

PHILOCTETE. — Adieu, adieu! à la grâce de Dieu! (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VI

LES MEMES, RAMBOUR

RAMBOUR, à PHILOCTETE, en lui frappant sur l'épaule. — Ah ! je vous arrête !

PHILOCTETE. — Hein?... (*Haut.*) Monsieur...

RAMBOUR. — Oh! vous ne m'échapperez pas... j'étais là en embuscade... je vous guettais...

MARIETTE, à part. — Comment, c'en était un !

PHILOCTETE. — Vous vous trompez, monsieur, vous me prenez pour un autre...

RAMBOUR. — Pour un autre... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, c'est vrai... mais ce costume me dit assez...

PHILOCTETE. — Qu'est-ce qu'il vous dit ?... que je suis chez moi, monsieur... que je suis avocat, monsieur... que je suis...

RAMBOUR. — M. Barbenchon, parbleu... je savais bien!

MARIETTE, à PHILOCTETE. — C'est un client de mon maître!...

PHILOCTETE. — J'aime mieux ça!... (*Haut.*) Pardon, monsieur, mais une affaire indispensable m'oblige...

RAMBOUR. — Oh! mais non, je ne vous laisse pas partir... nous avons à causer...

PHILOCTETE. — Monsieur, quand vous me connaîtrez mieux... et que je serai moins pressé... si un quart d'heure de ma conversation peut vous être agréable... disposez de moi, nous nous retrouverons... mais pour le moment...

RAMBOUR. — Permettez... je ne suis pas un importun, je suis l'ami de Bourdillat... Rambour... Oscar Rambour.

PHILOCTETE, à part. — Rambour! mon créancier!

MARIETTE, à RAMBOUR. — Il y a malentendu... Monsieur n'est pas...

PHILOCTETE, bas. — Tais-toi donc!... ou je suis coffré... (*Haut.*) Monsieur, du moment que vous êtes Rambour... Oscar Rambour... je ne m'étonne plus que vous m'ayez reconnu sur-le-champ...

RAMBOUR. — Parbleu! (*Ils se serrent la main.*) Maintenant, renvoyez cette fille... nous avons besoin d'être seuls.

PHILOCTETE. — C'est juste! (*A part.*) Est-ce qu'il va me retenir longtemps ? (*A MARIETTE.*) Laissez-nous.

MARIETTE, hésitant. — Il me renvoie!...

PHILOCTETE, avec importance. — Laissez-nous, ma bonne!

MARIETTE. — C'est bien, monsieur, on s'en va!... (*A part.*) Comment tout cela finira-t-il ? (*Elle sort par la gauche, troisième plan, en emportant le chapeau de PHILOCTETE.*)

SCÈNE VII

PHILOCTETE, RAMBOUR

RAMBOUR. — Mon cher monsieur Barbenchon, Bourdillat m'a fait de vous le plus brillant éloge... vous connaissez les tendres projets que nous nourrissons; vous avez prêté l'oreille à ses ouvertures.

PHILOCTETE. — Ah! Bourdillat a fait des ouvertures... (*A part.*) C'est un musicien!

RAMBOUR. — Il m'a vanté votre esprit... vos mœurs.

PHILOCTETE. — Ah! ce cher Bourdillat...

RAMBOUR. — Il m'a même dit :

AIR : *Charlatanisme.*

Veut-on l'avoir pour défenseur,

Chez lui d'avance il faut s'inscrire

Car aux demandes du plaideur,

C'est à peine s'il peut suffire.

Roi du Palais par son talent :

Sa clientèle le harcèle,

Elle est à ses pieds...

PHILOCTETE

Oh! pourtant,

Il m'arrive encor plus souvent

D'être aux pieds de ma clientèle.

RAMBOUR. — Aussi n'ai-je pas hésité à vous confier mon affaire... je ne vous demande pas si vous l'avez étudiée...

PHILOCTETE. — Non...

RAMBOUR. — D'ailleurs, votre adversaire Chaffaroux est une brute... quant à Bourdillat...

PHILOCTETE. — Permettez, monsieur, voilà un quart d'heure que vous êtes là à me parler de

Bourdillat, de Chaffaroux... vous me confisquez... vous m'accaparez... j'ai d'autres clients qui

m'attendent au Palais... des gens très bien... et qui... payent très bien!

RAMBOUR. — Ah! je comprends, monsieur. Mais, moi aussi, je sais, quand il le faut, rémunérer le talent. (*Tirant son portefeuille; et lui remettant un billet.*) Voici, monsieur, voici...

PHILOCTETE, *prenant le billet.* — Cinq cents francs !

RAMBOUR. — Tenez, prenez aussi ces papiers... quelques notes relatives à l'affaire, parcourez-les... Et maintenant je vous laisse... je ne veux pas abuser plus longtemps... je reviendrai seulement pour la conférence.

PHILOCTETE. — Au revoir, mon cher Rambour, comptez sur moi...

CHOEUR

AIR : *Poursuis tes avantages, Roi des Frontins.*

ENSEMBLE :

RAMBOUR, *à part.*

Quelle bizarrerie,

Je n'aurais jamais cru

Qu'un homme de génie

Fût aussi malotru.

PHILOCTETE

Quelle bizarrerie,

Je n'aurais jamais cru

Fair' dans ma pénurie

Un client si cossu.

RAMBOUR, *à PHILOCTETE*

A vos soins je me fie,

Adieu, cher avocat.

PHILOCTETE, *lui serrant la main.*

Bien des chos', je vous prie,
A l'ami Bourdillat.

REPRISE DE L'ENSEMBLE

RAMBOUR. — A sept heures, n'oubliez pas... à sept heures.

(RAMBOUR sort par le fond.)

SCÈNE VIII

PHILOCTÈTE, seul.

Eh bien! mais il est charmant ce tiers porteur, il est tout miel... il doit être de Narbonne... Cinq cents francs... Il paraît que c'est bien payé, les avocats... et si j'avais le temps d'expédier encore quelques pratiques... Maintenant que je connais la besogne... Oui, mais l'autre... le vrai patron... qui peut revenir d'un instant à l'autre... non, non, le plus prudent maintenant, c'est de filer... et... (Il fait quelques pas et s'embarrasse dans sa robe.) Mais comment diable font-ils pour marcher avec ça !

SCÈNE IX

PHILOCTÈTE, MARIETTE, rentrant par la gauche.

MARIETTE. — Philoctète! Philoctète!

PHILOCTÈTE. — Hein!... quoi?... tu m'as fait peur!

MARIETTE. — Rassurez-vous... tout va pour le mieux! je viens de recevoir une lettre d'Asnières... de M. Barbenchon, une affaire grave le retient... il ne rentrera que ce soir.

PHILOCTÈTE. — Bravo!... ah! ça va mieux... ça me met du baume, ça me... je mangerais bien quelque chose... depuis ce matin que je n'ai rien pris... et ces émotions coup sur coup... ça creuse... tu n'aurais pas un morceau de n'importe quoi...

MARIETTE. — Y pensez-vous ? ici!

PHILOCTÈTE. — Pourquoi pas... maintenant que nous voilà, jusqu'à ce soir, chef de l'établissement... j'aime bien mieux attendre ici le coucher du soleil... que d'aller m'exposer... et puis ça sera si gentil... un petit tête-à-tête... à trois... en comptant Cupidon... (Câlinant.) Mariette, ma bonne petite Mariette!...

MARIETTE. — D'abord, je vous préviens que je n'ai rien de prêt... je n'ai que des œufs frais...

PHILOCTÈTE. — Eh bien ! ce n'est donc pas tonique, ça, des œufs frais ?... je me charge de les faire cuire... nous disons deux minutes et demie... pendant ce temps-là, je vais tailler les mouillettes, et des longues...

(Il sort, troisième plan, à gauche.)

SCÈNE X

MARIETTE; puis BARBENCHON

MARIETTE. — C'est ça... taille les mouillettes... Ah! ce Philoctète... il mangerait l'obélisque... en mouillette...

BARBENCHON, entrant par le fond sans voir MARIETTE. — Maudit contretemps! (Il pose brusquement son chapeau sur un meuble.)

MARIETTE, se retournant. — Ah! mon Dieu!... Monsieur !!!

BARBENCHON, se retournant. — Ah! c'est toi, Mariette.

MARIETTE, embarrassée. — Oui, monsieur, c'est... Ah! vous voilà, monsieur! (A part.) Et Philoctète... comment faire ?...

BARBENCHON. — Tu es surprise de me voir.

MARIETTE. — Moi, monsieur... c'est-à-dire... d'après votre lettre, je ne vous attendais que ce soir...

BARBENCHON. — Oui... j'ai été dérangé... je comptais passer la journée à Asnières... pour affaires... chez une dame... dont je suis le conseil... et qui n'est pas d'accord avec son mari. (A

MARIETTE qui veut s'en aller. / Où vas-tu donc, Mariette?

MARIETTE, *revenant*. — Nulle part, monsieur!

BARBENCHON. — Tout à coup la partie adverse... le mari... est arrivé, et tu comprends... les convenances... j'ai été obligé de me retirer (*A part.*) par une petite porte du jardin; heureusement qu'il ne m'a pas vu! (*Haut à MARIETTE qui est remontée.*) Où vas-tu donc, Mariette ?

MARIETTE, *revenant*. — Nulle part, monsieur. (*A part.*) Et l'autre qui n'est pas prévenu... ah! mon Dieu! il ne faut que deux minutes pour faire cuire...

BARBENCHON. — Mariette!

MARIETTE, *vivement*. — Monsieur sort ?... votre chapeau ?... oui, monsieur!

BARBENCHON. — Qu'est-ce qui te parle de ça ? en vérité, je crois que tu perds la tête... depuis cinq minutes que je te parle.

MARIETTE. — Cinq minutes!... oh! il n'y en a que deux, monsieur, sans ça ils seraient durs.

BARBENCHON, *l'examinant*. — Ils seraient durs... c'est singulier... mais on dirait que mon retour dérange tes projets... est-ce que par hasard tu attendrais ?...

MARIETTE. — Qui donc ?

BARBENCHON. — Eh! bien... ce mauvais garnement... ce pédicure.

MARIETTE. — Philoctète!

SCÈNE XI

LES MEMES, PHILOCTÈTE, *entrant avec des œufs sur un plat, il a entendu prononcer son nom.*

PHILOCTÈTE. — Voilà!

MARIETTE, *à part*. — Patatra !

BARBENCHON, *se levant, à part*. — Ah bah!...

PHILOCTÈTE, *apercevant BARBENCHON*. — Tiens! un client. (*Il va poser son plat.*)

MARIETTE, *bas à BARBENCHON, suppliant*. — Oh! monsieur, pardonnez-lui... il était poursuivi pour dettes et...

BARBENCHON, *sévèrement*. — Sortez.

MARIETTE. — Mais, cependant...

BARBENCHON. — Sortez, vous dis-je.

MARIETTE, *à part*. — Je n'ai plus qu'à faire mes paquets...

(*Elle sort, à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE XII

PHILOCTÈTE, BARBENCHON

BARBENCHON, *examinant PHILOCTÈTE*. — Et dans ma robe encore...

PHILOCTÈTE, *à part*. — C'est un client!... (*Haut.*) Monsieur vient sans doute pour une consultation ?...

BARBENCHON, *saluant très poliment*. — C'est donc à M. Barbenchon, avocat, que j'ai l'honneur...

PHILOCTÈTE. — Moi-même, monsieur. (*A part.*) Il va pleuvoir des billets de cinq. (*Haut.*) Je défends la veuve et j'entreprends l'orphelin...

BARBENCHON, *à part*. — Parbleu! voilà un drôle qui a de l'aplomb.

PHILOCTÈTE. — Mais j'allais me mettre à table... et si vous le permettez... vous savez, nos instants sont comptés.

BARBENCHON. — Comment donc, monsieur!...

PHILOCTÈTE, *cassant son œuf*. — Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie.

BARBENCHON, *prend une chaise et se place vis-à-vis de PHILOCTÈTE, à part*. — Comment! il va me donner une consultation... parbleu, j'ai un quart d'heure à moi... je suis curieux de voir ça.

PHILOCTETE, *mangeant*. — Nous disons donc que vous avez un procès... je le gagnerai... je les gagne tous... je vous demanderai le sel.

BARBENCHON, *lui passant le sel*. — Avec plaisir.

PHILOCTETE, *à part, examinant BARBENCHON*. — Gants jaunes... bottes vernies... habit de chez Dusautoy. C'est un fils de famille... soyons gymnase. (*Haut.*) Jeune homme, il serait opportun, je crois, que vous me touchassiez quelques mots de votre affaire. (*A part.*)

Touchassiez!... me semble un peu gymnase...

BARBENCHON. — Monsieur, votre immense réputation est arrivée jusqu'à moi... je sais avec quel art vous parvenez à faire acquitter les plus grands criminels... Dernièrement encore...

PHILOCTETE. — Oui, je n'ai pas à me plaindre, le gremlin me réussit cette année... passez-moi donc le beurre, je vous prie.

BARBENCHON, *passant le beurre*. — Aussi, n'ai-je pas hésité à venir à vous, pour m'assurer d'avance l'appui d'un aussi beau talent.

PHILOCTETE. — Vous êtes bien bon!

BARBENCHON. — Je suis Corse, monsieur, et tourmenté depuis longtemps par le désir immodéré... mais immodéré! de supprimer un pédicure.

PHILOCTETE, *à part*. — Tiens! (*Haut.*) Pourquoi un pédicure ?

BARBENCHON. — Il m'a blessé, monsieur.

PHILOCTETE. — Profondément ?

BARBENCHON. — Au cœur!

PHILOCTETE. — Ce n'est pas sa partie...

BARBENCHON. — Il m'a enlevé l'amour d'une personne... J'aimais Mariette, monsieur.

PHILOCTETE, *à part*. — Mariette!

BARBENCHON. — J'allais...

PHILOCTETE. — Quoi donc ?

BARBENCHON, *froidement*. — La meubler... J'ai donc formé l'ingénieux projet d'attendre un soir cet artiste avec une petite lame... Désirez-vous en voir le travail ?

PHILOCTETE, *inquiet*. — Merci... et vous nommez cet artiste ?

BARBENCHON. — Oh! vous ne connaissez pas... un croquant... Philoctète.

PHILOCTETE, *à part, se levant*. — C'est mon rival! (*Il cesse de manger.*)

BARBENCHON, *le faisant asseoir*. — Mais continuez donc votre collation... je serais désolé d'interrompre...

PHILOCTETE. — Merci... merci... j'ai fini.

BARBENCHON, *prenant un œuf qu'il casse tranquillement*. — Allons, puisque vous insistez... j'accepterai un œuf.

PHILOCTETE, *à part*. — Est-ce que j'ai insisté ?

BARBENCHON. — Mais c'est uniquement pour ne pas vous désobliger.

PHILOCTETE, *à part*. — Comment ! il déjeune!... Je déjeune avec mon assassin.

BARBENCHON, *mangeant*. — Je vous demanderai le sel !

PHILOCTETE. — Voici le sel, jeune homme. Mais, au nom de vos montagnes bleues! au nom...

BARBENCHON. — Ainsi, voilà qui est convenu : si, par hasard, on m'arrêtait...

PHILOCTETE. — Comment! si, par hasard... mais on vous arrêtera...

BARBENCHON, *gaiement*. — Eh bien! alors, j'aurai recours à vous.

PHILOCTETE. — Permettez...

BARBENCHON. — Et quand on a le bonheur de posséder un avocat comme vous, on est tranquille, monsieur Barbenchon, on peut tuer père et mère!

PHILOCTETE. — Père et mère!

BARBENCHON. — Passez-moi donc le beurre, je vous prie.

PHILOCTETE, *à part*. — Oh! quelle idée! (*Haut.*) Monsieur, votre confiance m'honore... et ce serait avec le plus grand plaisir... Mais, ce Philoctète... vient de quitter la France!

BARBENCHON. — Ah bah!

PHILOCTETE. — Il s'est embarqué avant-hier pour Saint-Pétersbourg.

BARBENCHON. — Mais non, mais non; je sais où il est... ce qu'il fait... tenez, dans ce moment il est déguisé.

PHILOCTETE. — Déguisé!... en quoi ?

BARBENCHON, *se levant*. — En Barbenchon!

PHILOCTETE, *se mettant en défense*. — Ne m'approchez pas ! ne m'approchez pas !

BARBENCHON, *partant d'un éclat de rire*. — Ah! ah! ah! Prends donc garde!... tu vas déchirer ma robe.

PHILOCTETE. — Sa robe!... Comment!... vous êtes?

BARBENCHON. — Eh oui!

PHILOCTETE, *à part*. — Le bourgeois! je suis pincé. (*Il se jette à genoux. Haut.*) Croyez, monsieur...

BARBENCHON. — En voilà assez... Tu vois cette porte... si jamais tu la franchis, toi qui as osé prendre mon nom, mon titre... gare à la prison.

PHILOCTETE. — Ce n'est pas ma faute... les circonstances...

BARBENCHON. — Maintenant, ôte cette robe et va-t'en.

PHILOCTETE. — Comment, vous me renvoyez... sans la robe. (*A part.*) Et les gardes du commerce qui sont en bas.

SCÈNE XIII

PHILOCTETE, *dans le fond, ôtant lentement sa robe*, BARBENCHON, MARIETTE

MARIETTE, *entrant*. — Monsieur! (*Apercevant PHILOCTETE.*) Encore là !

BARBENCHON. — Qu'est-ce que c'est ?

MARIETTE. — Une lettre qu'un exprès vient d'apporter d'Asnières.

BARBENCHON, *prenant vivement la lettre*. — Une lettre d'Asnières! (*A part.*) De Mme Chaffaroux. (*A PHILOCTETE, qui a ôté la robe.*) Tu es encore là ?

PHILOCTETE. — Je cherche mon chapeau. J'avais un chapeau !

MARIETTE. — Par ici.

(*Il entre avec MARIETTE, troisième plan, à gauche.*)

SCÈNE XIV

BARBENCHON, *seul, après avoir parcouru la lettre*.

Ah! mon Dieu! voilà bien autre chose. (*Il lit.*) « Mon mari vous a vu fuir ce matin... Il a des soupçons... Ne sachant que répondre à ses questions, je me suis enfermée... Mais jugez de ma terreur en apprenant que « M. Chaffaroux allait se rendre chez vous pour une affaire Rambour. » (*Parlé.*) Comment, il en est... (*Lisant.*) « Il va vous voir, vous reconnaître... » (*Parlé.*) Diable? ça se complique. (*Lisant.*) « Au nom du ciel, trouvez un moyen de donner le change à sa jalousie, un prétexte plausible pour justifier votre présence chez moi ce matin, sinon je suis perdue.» (*Parlé.*) Pauvre femme! que faire? que dire? Justifier ma présence... ce n'est pas facile...

AIR de *L'Etude*.

Si j'exerçais quelque art utile

Qui près des belles donne accès ;

Mais l'avocat le plus habile

Ne peut parler que de procès.

Près d'une femme s'il s'expose,

On entend dire aux gens méchants

Qu'il était là pour une cause...

Gagnée, hélas, depuis longtemps.

Dans un quart d'heure ce Chaffaroux sera ici... et s'il reconnaît l'homme du jardin... Il me faudrait avoir là, sous la main, un confrère... je lui ferais prendre ma place. Et comme Chaffaroux n'a jamais vu l'avocat Barbenchon... Oui, mais où trouver un confrère ?

SCÈNE XV

BARBENCHON, PHILOCTETE

PHILOCTETE, *rentrant avec la robe sous le bras.* — Voilà la robe. (*Il la pose sur une chaise à gauche.*)

BARBENCHON, *apercevant PHILOCTETE.* — Eh! mais j'y pense! (*A PHILOCTETE, qui va pour sortir.*) Où vas-tu ?

PHILOCTETE. — Voyager.

BARBENCHON. — Reste.

PHILOCTETE. — Moi!

BARBENCHON. — Remets cette robe.

PHILOCTETE. — Moi ?

BARBENCHON, *à part.* — Oh! je la sauverai. (*Haut.*) Tu t'appelles Barbenchon.

PHILOCTETE. — Encore! merci, j'ai assez de Barbenchon comme ça... le soleil est couché... les chemins sont ouverts, et... j'ai bien l'honneur...

(*Fausse sortie.*)

BARBENCHON. — Tu refuses?... C'est bien! dans une heure une plainte au procureur du roi, en usurpation de nom, de qualité, tu en as pour trois mois de prison...

PHILOCTETE. — Trois mois!

BARBENCHON. — Choisis : le cachot ou la robe.

PHILOCTETE. — Je choisis la robe.

BARBENCHON. — Dépêche-toi.

(*Il l'aide à passer la robe.*)

PHILOCTETE. — Là... Maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire ?

BARBENCHON. — L'avocat... Sais-tu ce que c'est qu'un avocat ?

PHILOCTETE. — Tiens! c'est un homme qui parle... c'est comme qui dirait un puits artésien... quelquefois ça vient clair... quelquefois ça vient trouble... mais ça vient toujours.

BARBENCHON. — Eh! mais pas si mal... d'ailleurs il ne s'agit pas d'une affaire bien importante, un nommé Rambour...

PHILOCTETE. — Rambour! ma vieille pratique... il m'a déjà consulté.

BARBENCHON. — Toi ?

PHILOCTETE. — J'avais l'uniforme.

BARBENCHON. — A merveille.

PHILOCTETE. — Nous avons parlé de Chaffaroux, de Bourdillat... de ses tendres projets...

BARBENCHON, *à part.* — Ah! oui, ce mariage...

PHILOCTETE. — De son procès...

BARBENCHON. — De son procès, alors, tu es au fait de la contestation. C'est simple comme bonjour, tu parleras vingt-cinq minutes... et tu plaideras pour faire partager le différend par la moitié.

PHILOCTETE. — Ah ça! permettez...

BARBENCHON. — On vient... à ton rôle... je serai là, pour t'appuyer. Et si je suis content de toi, je paie tes dettes et je te fais épouser Mariette, adieu... (*Il entre à gauche, troisième plan.*)

PHILOCTETE, *le suivant*. — Comment! vous payez... et j'épouserai Mariette... brave homme... et il ne me demande que vingt-cinq minutes...

SCÈNE XVI

PHILOCTETE, ALFRED, CHAFFAROUX, RAMBOUR

RAMBOUR et CHAFFAROUX entrent en se disputant. MARIETTE entre avec eux et place la table et les chaises au milieu, puis elle sort.

ENSEMBLE :

AIR : *En vérité, ma voisine* (L. Pujet).

RAMBOUR, à CHAFFAROUX.

Que pensez-vous de l'affaire ?

Dites votre sentiment,

Vraiment, vraiment,

Cet homme est étonnant;

Il excite ma colère,

Je ne comprends pas comment

Il se peut qu'ici mon frère

Ait compté sur son talent.

CHAFFAROUX, à RAMBOUR.

Mais, monsieur, sur votre affaire

Attendez mon jugement,

Vraiment, vraiment,

Cet homme est étonnant;

Il excite ma colère,

Et surtout en ce moment,

Lorsque j'ai peine à distraire

Mon cœur d'un affreux tourment.

PHILOCTETE, ALFRED

On peut bien sur une affaire

Différer de sentiment,

Vraiment, vraiment,

Mais sans emportement.

Calmez donc votre colère,

Attendez le jugement;

Car nous serons, je l'espère,

Tous d'accord dans un moment.

CHAFFAROUX. — Eh! monsieur, votre affaire! je m'en occupe de votre affaire!

RAMBOUR. — Je ne reculerai pas d'un cheveu ! pas d'un cheveu !

CHAFFAROUX. — Ni moi!

PHILOCTETE, *s'interposant*. — Allons, messieurs !

ALFRED, *calmant RAMBOUR*. — Mon oncle!

CHAFFAROUX, à PHILOCTETE. — Ah! maître Barbenchon!... je vous demande pardon... je suis tout bouleversé... j'arrive d'Asnières, j'avais donc oublié de fermer les robinets...

PHILOCTETE. — Quels robinets ?

CHAFFAROUX. — Je cours, j'arrive... six pouces d'eau, monsieur ! six pouces !

PHILOCTETE. — Continuez.

CHAFFAROUX. — Je prends une éponge... et j'aperçois ma femme dans le feuillage. Je l'appelle : Aricie! Aricie! Point de réponse... mais un homme, dont la figure m'est restée là, se lève

vivement et disparaît par la petite porte du potager.

PHILOCTETE. — Tiens, tiens!... continuez.

CHAFFAROUX. — Comme Othello!... je quitte mon éponge, et je m'élançe dans le jardin; quel est cet étranger, madame ? Aricie, dont le devoir était de chasser mes papillons... me répond : Tiburce, vous êtes fou.

RAMBOUR, *à part*. — Qu'est-ce que cela nous fait ?

CHAFFAROUX. — J'insiste... elle me fait une scène et s'enferme chez elle. C'est son habitude quand elle a tort.

PHILOCTETE, *lui prenant les mains*. — Pauvre Tiburce !

CHAFFAROUX. — Il est vrai que c'est aussi son habitude quand elle a raison, mais cet homme ! que venait-il faire dans mon potager entre dix et onze ! quel est son état ? sa profession ! oh ! je le reconnaîtrai, je le retrouverai...

RAMBOUR. — Ah ! çà ! monsieur, avez-vous bientôt fini le récit de vos malheurs domestiques ?

CHAFFAROUX. — Ah ! monsieur, vous êtes bien amer !... je suis aux ordres de maître Barbenchon.

PHILOCTETE. — Eh bien ! commençons... Ah çà ! ne nous embrouillons pas. (*A RAMBOUR.*) Vous, ma vieille pratique... asseyez-vous là... (*A CHAFFAROUX.*) Vous ?

CHAFFAROUX. — Fondé de pouvoir de Rambour aîné.

PHILOCTETE. — Ah ! ah ! mon adversaire, alors ? Ici. (*On s'assied.*)

RAMBOUR. — Si maître Barbenchon voulait d'abord nous exposer les faits.

PHILOCTETE. — Volontiers... (*A CHAFFAROUX.*) Je dois vous prévenir que je suis un peu mordant.

CHAFFAROUX. — Moi, à Asnières, dans le conseil municipal, je passe pour caustique.

RAMBOUR. — La parole est à maître Barbenchon.

CHAFFAROUX. — Je vais donc, enfin, entendre un grand orateur... mordant.

PHILOCTETE, *se levant*. — Messieurs... Ah ! un moment ! quelle heure est-il ?

CHAFFAROUX. — Sept heures.

PHILOCTETE. — Vous allez bien ?

CHAFFAROUX, *se méprenant*. — Merci, ça ne va pas mal.

PHILOCTETE, *à part*. — A sept heures vingt-cinq j'arrête les frais.

RAMBOUR. — Ecoutons.

ALFRED et CHAFFAROUX. — Ecoutons !

PHILOCTETE, *se lève avec solennité, se découvre, tousse, crache et se mouche*. — Messieurs, la cause que je suis appelé à défendre est la seule juste, la seule bonne, la seule raisonnable...

RAMBOUR. — Très bien ! très bien !

CHAFFAROUX. — Chut !... n'interrompez pas.

PHILOCTETE. — Car... quoi de plus juste, messieurs, qu'entre deux frères, l'avantage reste à l'aîné.

RAMBOUR, *tirant PHILOCTETE par sa robe*. — Mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc ?

PHILOCTETE, *déclamant*. — Le titre de frère aîné n'est-il pas le plus saint, le plus sacré, le plus respectable !... N'est-ce pas la force qui inspire le respect ?

RAMBOUR, *se levant*. — Mais vous plaidez pour mon frère... c'est lui qui est l'aîné...

PHILOCTETE. — Il fallait donc le dire... je recommence. Messieurs, la cause que je suis appelé à défendre est la seule juste, la seule bonne, la seule raisonnable.

CHAFFAROUX. — Mais c'est la même chose !

RAMBOUR. — Puisqu'il recommence !

PHILOCTETE. — Car... quoi de plus juste, messieurs! qu'entre deux frères, l'avantage reste au plus jeune.

RAMBOUR. — A la bonne heure!

PHILOCTETE, *avec onction*. — Ce titre de plus jeune, n'est-il pas le plus saint, le plus sacré, le plus respectable... n'est-ce pas la faiblesse qui réclame la protection!

CHAFFAROUX, *à part*. — Quelle souplesse d'argumentation.

PHILOCTETE, *avec force*. — En vain l'on viendra me citer l'opinion de mon adversaire... mais cette opinion est absurde, choquante, blessante, et même compromettante!...

CHAFFAROUX, *se levant*. — Permettez!... je n'ai encore rien dit.

PHILOCTETE. — Ne m'interrompez pas... je fais de la critique !

RAMBOUR, *à CHAFFAROUX*. — Il fait de la critique.

PHILOCTETE. — Chacun le sait! mon adversaire est un homme sans probité, sans mœurs, sans caractère...

CHAFFAROUX. — Mais ce sont des injures...

PHILOCTETE, *très haut*. — Je fais de la critique!

RAMBOUR. — Il fait de la critique.

PHILOCTETE, *montrant CHAFFAROUX*. — Je ne vous parlerai pas de sa laideur... mais s'il fallait pénétrer dans sa vie privée... ah! pouah!...

CHAFFAROUX. — Comment! pouah!

PHILOCTETE. — Rassure-toi... ô Chaffaroux!

CHAFFAROUX, *à part*. — Il me tutoie !

PHILOCTETE, *avec pudeur*. — Nous n'interrogerons pas les bosquets d'Asnières... nous n'irons pas fouiller les mystères de ton potager... anacréontique!

CHAFFAROUX, *se levant, furieux*. — Je ne souffrirai pas... je ne souffrirai pas!

PHILOCTETE, *avec dignité*. — Aurait-on l'intention d'interdire la critique en France, dans notre vieux pays des Gaules?... Oh! je devine le but de ces interruptions. (*Gesticulant très fort.*) On veut nous lier les bras... on veut nous mettre un bâillon... on veut...

RAMBOUR. — Calmez-vous! calmez-vous!

PHILOCTETE, *avec une dignité calme*. — Puisqu'il en est ainsi, messieurs... il ne me reste plus qu'à déchirer ma toge, et à m'en voiler la face en signe de deuil! (*Il se rassoit.*)

RAMBOUR, *vivement*. — Ne déchirez pas !

PHILOCTETE, *très calme*. — Soyez donc tranquille... c'est une figure.

ALFRED, *à part*. — Décidément, l'avocat se moque de nous.

PHILOCTETE. — J'avais prévenu mon adversaire que je serais mordant.

CHAFFAROUX. — Mordant!...

PHILOCTETE. — Je crois l'avoir été...

CHAFFAROUX. — Mordant!... quand, depuis une heure, vous me clouez au gibet de vos diffamations !

PHILOCTETE, *se relevant*. — Si je me relève, c'est pour rendre justice à la pureté de ses mœurs et à la noblesse de son caractère... j'ai dit!...

CHAFFAROUX. — Il n'y a pas de mal, monsieur Barbenchon, je connais les us du barreau.

PHILOCTETE, *prenant amicalement une prise dans la tabatière de CHAFFAROUX*. — C'est de l'épigramme... Pardieu ! vous avez d'excellent tabac.

CHAFFAROUX. — Oui, j'y mets de la fève.

RAMBOUR, *étonné*. — Comment! ils causent tabac!... (*A PHILOCTETE.*) Mais ce n'est pas fini.

PHILOCTETE. — Quoi? ah! vous en voulez encore?...

RAMBOUR. — Examinez au moins les pièces.

PHILOCTETE. — Il y a des pièces ?

RAMBOUR. — Sans doute : voici d'abord l'extrait mortuaire d'Anastase-Clément Sirop.

PHILOCTETE, *à part*. — Mon oncle.

RAMBOUR. — Revenant des îles de la Sonde et décédé au Havre, de la pierre...

PHILOCTETE. — Comment!... il est mort ?

RAMBOUR. — Mais oui... c'est la cause de la contestation.

PHILOCTETE. — Il y a une contestation ?

ALFRED. — Mais oui, pour l'héritage !

PHILOCTETE. — Il y a un héritage ?

RAMBOUR, *impatié*. — Vingt mille francs!... (*A part.*) Il est tout à fait dénué, cet avocat!
(*Tout le monde se lève.*)

PHILOCTETE. — Vingt mille!... comment!... ça se pourrait...

RAMBOUR. — Je prétends les avoir, et mon frère, de son côté...

PHILOCTETE. — Rassurez-vous, vous ne les aurez ni l'un ni l'autre... Il y a un héritier... plus proche... un neveu.

TOUS. — Un neveu ?

PHILOCTETE. — Qui vous dégomme tous... pour vous mettre d'accord.

ALFRED, *à part*. — Quel espoir!

RAMBOUR. — C'est impossible.

CHAFFAROUX. — Son nom ?

PHILOCTETE. — Un nom superbe! Philoctète-Amable Sirop.

RAMBOUR. — Mon débiteur! un pédicure ?

CHAFFAROUX. — Mais où est-il, ce pédicure !

PHILOCTETE, *prenant la scène*. — On va vous le servir, car ce neveu, ce pédicure, c'est...

SCÈNE XVII

LES MEMES, MARIETTE, BARBENCHON

MARIETTE, *annonçant*. — M. Philoctète-Amable Sirop!

PHILOCTETE, *se retournant*. — Plaît-il! (*Apercevant BARBENCHON, à part.*) L'avocat!

BARBENCHON. — Oui, messieurs, Philoctète-Amable Sirop. Voici les papiers qui le constatent. (*Il remet à RAMBOUR le portefeuille que PHILOCTETE a donné à MARIETTE à la scène V.*)

PHILOCTETE, *bas à BARBENCHON*. — Dites donc, et mon héritage !

BARBENCHON, *de même*. — Silence! tu l'auras.

CHAFFAROUX, *examinant BARBENCHON*. — Mais je ne me trompe pas... c'est lui! (*A BARBENCHON.*) Je vous reconnais, monsieur! que faisiez-vous ce matin dans mon potager... entre dix et onze ?

BARBENCHON. — Moi ?

PHILOCTETE, *à part*. — Comment, c'était...

CHAFFAROUX. — Vous ne répondez pas ? Eh bien! je vais me nommer, monsieur! et vous allez pâlir, monsieur!... je me nomme!... Chaffaroux ! Chaffaroux! Chaffaroux!

BARBENCHON, *très amicalement*. — Enchanté, monsieur... je vois souvent Madame... c'est une de mes clientes.

CHAFFAROUX. — Une de vos clientes ?

PHILOCTETE, *à part*. — Oh! (*A CHAFFAROUX.*) Vous ne comprenez pas ? un pédicure!... Il se trouvait ce matin dans votre potager... pour cause d'ognon.

CHAFFAROUX. — C'est juste... et moi qui croyais que ma femme... Ah! j'en rirai longtemps! (*A BARBENCHON.*) Ecoute, mon ami.

BARBENCHON. — Monsieur ?

CHAFFAROUX. — Moi aussi, j'en ai...

BARBENCHON. — Quoi ?

CHAFFAROUX. — Eh bien! des... comme ma femme... je te les garde... tu viendras demain chez moi.

BARBENCHON, *à part*. — Je n'avais pas prévu celui-là... je me brouillerai avec Mme Chaffaroux...

ALFRED, *à RAMBOUR*. — Maintenant qu'il n'y a plus de procès, puis-je espérer que la main de ma cousine...

RAMBOUR, *bas à ALFRED*. — Je ne demanderais pas mieux... c'est que Bourdillat s'est avancé avec maître Barbenchon... je vais tâcher d'arranger ça ! (*A PHILOCTETE.*) Monsieur Barbenchon, deux mots. Monsieur! je suis père!... la sympathie ne se commande pas... car c'est un attachement d'enfance, monsieur... Pardonnez à mon émotion, monsieur... et veuillez oublier la démarche de Bourdillat.

PHILOCTETE, *à part*. — Qu'est-ce qu'il m'a chanté là ? (*Haut, se posant à son tour.*) Monsieur, j'apprécie vos nobles paroles... je comprends votre émotion... elle me gagne... vous êtes père, monsieur... cela me suffit et... j'oublie complètement la démarche de Bourdillat !

RAMBOUR, *avec effusion*. — Ah! monsieur... (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

CHOEUR

AIR

Bizarre aventure !

Mieux que le meilleur avocat

C'est un pédicure

Qui termine tous nos débats !

PHILOCTETE, *au public*.

AIR

D'une chaussure trop étroite

Quand vous déplorez la rigueur,

Quand l'un de vous chancelle et boite,

Je me prosterne, avec bonheur,

A la base... de la douleur.

Lorsque à mon tour, pris de vertige,

J'implore des appuis soudains,

Vos pieds, messieurs, je les néglige,

Je n'en veux, ce soir, qu'à vos mains.

REPRISE DU CHŒUR

Bizarre aventure, etc.

FIN